

La revue des mondes imaginaires

BTEPOST

N°62

• Après Kirinyaga,
Mike Resnick
terraforme le Kilimandjaro

• Thomas Day
et la guerre par le viol

Jacques Goimard :
explorateur d'imaginaires



Le deuxième volet des *Tours de Samarante* où l'on comprend enfin l'essence et les enjeux de cet univers. Une excellente suite.

scifi-universe.com



Denoël
9, rue du Cherche-Midi
75278 Paris cedex 06
www.denoel.fr
CDE / Sodis

LUNES D'ENCRE
DENOËL

Illustration : Manchu

Sommaire

► Interstyles

Kilimandjaro 8
Mike RESNICK

Nous sommes les violeurs 68
Thomas DAY

► Carnets de bord

BALLADES SUR L'ARC

Objectif Runes : les bouquins, critiques & dossiers 86

Le coin des revues,
par Thomas Day 126

A la chandelle de maître Doc'Stolze :
Détournement de fantasy,
par Pierre Stolze 129

Du côté des beaux livres :
Du gros, du beau et du lourd,
par Richard Comballot 132

AU TRAVERS DU PRISME

Jacques Goimard :
ou la tentation de l'histoire,
par Richard Comballot 138

SCIENTIFICTION

Le noir de l'espace
par Roland Lehoucq 174

INFODÉFONCE ET VRACANEWS

Paroles de Nornes : pour quelques news de plus,
par Org 180

Editorial

Quinze ans...

En avril 1996, quelques amis (quatre, en fait) lançaient une revue de quatre-vingt douze pages consacrée à la science-fiction au sens large. Tirage initial : deux mille. Les amis en question étaient bien persuadés d'écouler ces deux mille exemplaires en une poignée de mois. Quinze ans plus tard (bordel, *quinze* ans !?), en avril 2011, le petit groupe d'amis a évolué, pas mal grossi (certains sont partis, d'autres, beaucoup, sont arrivés), et il nous reste *toujours* en stock quelques caisses de ce fameux numéro 1 de *Bifrost* — à vue de nez, dans les quatre cents exemplaires tout de même. D'ailleurs, le tirage actuel de la revue n'a pas véritablement changé (à vrai dire, il tourne entre deux mille et deux mille cinq cents, selon les sommaires). La différence notable, c'est que ces deux mille, désormais, on les écoule. Quinze ans pour arriver à vendre tous les trois mois deux mille exemplaires d'une revue consacrée aux littératures de genre... On comprendra sans peine qu'il y a deux façons de considérer un tel chiffre. La première consiste à voir le verre à moitié vide : deux mille, c'est très peu, qui pourrait dire le contraire ? Consacrer autant d'efforts (élaborer une revue est un vrai plaisir, certes, mais c'est aussi un travail de fond prenant et exposé, a fortiori quand la revue en question est une revue critique...) pour un chiffre aussi faible, voilà qui peut sembler dérisoire, surtout au regard des attentes que nourrissaient les quatre amis évoqués plus haut. La seconde — le verre à moitié plein — nécessite de prendre un peu de hauteur vis-à-vis de ces deux mille. D'abord en se rappelant une chose essentielle : *Bifrost* a cessé de perdre de l'argent depuis quelques années. On pourrait même dire que *Bifrost* en rapporte. Sans doute pas assez pour faire vivre quelqu'un à plein temps, certes, mais pas loin. Et puis, il faut se rappeler d'où nous sommes partis et ce qu'il a fallu traverser pour atteindre ce chiffre — le choix, dès notre numéro trois, d'une diffusion/distribution professionnelle, ce que ce choix nous a apporté, mais aussi ce qu'il a coûté (avec le double dépôt de bilan de notre distributeur initial et l'impossibilité de publier quoi que ce soit pendant près de neuf mois qui s'est ensuivie, l'incendie de nos stocks non assurés aux Belles Lettres...), l'incompréhension de quelques-uns face à certaines de nos prises de position, les menaces judiciaires qui ont jalonné l'histoire de la revue, les déclarations de haine, ce genre de joyeusetés. Publier une revue pendant quinze ans, c'est une aventure de tous les jours... beaucoup de joies et quelques grincements de dents. Ne pas oublier non plus que parmi les six cents et quelques abonnés actuels à la revue figurent cent vingt-cinq bibliothèques ; et quand on sait le rôle de passeur qu'occupent les bibliothèques, rôle à mettre en perspective avec l'ambition de transmettre qui, dès le début, a animé *Bifrost*, semblable conjonction fait plaisir. Et puis il y a l'expérience... A titre personnel, lorsque le premier numéro de *Bifrost* est sorti, j'avais 24 ans. Il est peu de dire que non seulement *Bifrost* m'a apporté un métier (ce dont je n'osais rêver), mais surtout ce métier, c'est la direction de la revue elle-même qui, pour l'essentiel, me l'a enseigné. D'ailleurs, à propos de chiffre, arrêtons-nous un instant sur celui-là : soixante-deux, ou le nombre de nos numéros publiés

(sans compter les hors-séries). Ça n'a l'air de rien, mais ce chiffre place *Bifrost* en quatrième position dans l'histoire des revues françaises de S-F pour le nombre de numéros édités. Au pied du podium, donc, avant de s'y installer l'année prochaine en troisième place avec la sortie de notre numéro 66, détrônant alors *Galaxie* 1^{ère} série, la revue ayant proposé soixante-cinq volumes entre novembre 1953 et avril 1959 — pour la seconde place, il faudra patienter, cette dernière étant occupée par *Galaxie* 2^{ème} série et ses cent cinquante-huit opus... *Quinze ans ! Bordel*. Passés à regarder devant, le prochain numéro, et ce qu'il nous restait, ce qu'il nous reste à parcourir avant de le boucler. Comme maintenant. Continuer de transmettre, progresser en qualité, en audience, négocier les temps présents, particulièrement durs pour la librairie et l'édition, l'adaptation au numérique... Il y a du pain sur la planche, bien sûr, et il y en aura toujours. C'est le quotidien même d'une revue, fût-elle trimestrielle : un perpétuel *recommandement*...

Aussi, histoire de fêter nos quinze ans, nous sommes-nous offerts rien moins que l'Afrique et le plus haut de ses sommets, le Kilimandjaro. Enfin, disons plutôt que c'est Mike Resnick qui nous l'a offert. Avec un texte d'un format que nous ne pouvons que rarement nous permettre, faute de place (et de moyens, avouons-le, lorsqu'il s'agit d'une traduction, comme c'est le cas ici), celui de la novella. Un presque roman, en somme, que nous gardions au chaud depuis quelques mois déjà en prévision de cet anniversaire : le retour de l'auteur non seulement sur ses terres africaines de prédilection (cadre dans lequel il a sans conteste écrit ses meilleurs récits), mais qui plus est sur les traces de *Kirinyaga*, son célèbre recueil. En effet « *Kilimandjaro* », le long récit que vous allez découvrir, n'est autre qu'une manière de suite aux dix histoires de *Kirinyaga*, une nouvelle tentative d'utopie un siècle après les événements narrés dans le recueil le plus primé de l'histoire de la S-F (et un texte écrit vingt ans après le premier récit composant ledit recueil). Bref, une nouvelle exceptionnelle à plus d'un titre... Suivie par une autre, sous la plume d'un auteur qui ne peut pas échapper au sommaire de tout numéro anniversaire de *Bifrost*, lui qui figurait déjà dans les pages de notre toute première livraison et qui s'avère l'écrivain le plus fréquemment publié dans notre revue à ce jour : Thomas Day. Qui, dans un registre fort différent de celui de Mike Resnick, parle finalement de la même chose : la place des peuples victimes de la colonisation Occidentale dans le monde moderne et les rapports Nord/Sud. Vaste sujet, d'actualité pour le moins, et qui promet de l'être encore longtemps... Voici pour le champ fictionnel de cette livraison anniversaire.●●●



Editorial

●●● Pour le reste, outre nos rubriques critiques habituelles, ce numéro un peu particulier se devait de trouver un sujet digne de lui. Aussi est-ce donc assez naturellement vers Jacques Goimard que nous nous sommes tournés.

Editeur incontournable de nos domaines, passeur infatigable mais aussi personnage complexe et parfois controversé — il y a du *Bifrost* dans cette figure emblématique —, ambivalent jusque dans ses rapports avec la rédaction — il menaçait *Bifrost* de procès avant de collaborer à la revue ! —, voilà une figure aussi centrale qu'incontournable qui nous semblait convenir parfaitement au numéro de nos quinze ans...

Ainsi tout est là. Fictions de qualité (qu'on veuille ici m'excuser d'avoir annoncé dans ces mêmes colonnes, au sein de notre soixante et unième livraison, la présence d'Eric Brown, auteur anglais que nous retrouverons bientôt mais que nous n'avons pu glisser ici, faute de place), dossier à dimension historique, critiques à foison. Tout est là et c'est déjà fini.

Il nous faut recommencer. Encore...

Quinze ans, bordel...

Olivier GIRARD



STEPHEN BAXTER

FLUX



Une extraordinaire épopée au cœur d'une étoile à neutrons



**un nouveau volet de la saga des Keelees •
traduit par Sylvie Denis & Roland C. Wagner •
couverture de Manchu •
chronologie de l'univers des Keelees •
sortie en librairie le 24 avril •
470 pp. - 24 €**

téléchargez les premières pages de *Flux* sur www.belial.fr •

Vous êtes déjà abonné à **Bifrost**? Parrainez l'un de vos amis (ou ennemis !) et recevez chez vous **Bankgreen**, le nouveau roman grand format de Thierry Di Rollo, une histoire garantie 0% bisounours aux éditions du Béliâl'...



Option 1

Je suis déjà abonné et je parraine un pote pour un an (5 n°) à compter du n°63 ; je reçois *Bankgreen* de Thierry Di Rollo et j'ai bien de la chance. Je joins un chèque de 45 € plus 6 € de participation aux frais de port, soit **51 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)* et vous communique sur papier libre mon adresse et celle du nouvel abonné.

Option 2

Je ne suis pas encore abonné, je suis au bord du gouffre. Aussi je m'abonne à compter du n°63 et je reçois gratos *Bankgreen* de Thierry Di Rollo parce que je le vaux bien. Je joins un chèque de 45 € plus 6 € de participation aux frais de port, soit **51 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)* et vous retourne le coupon ci-dessous ou mon adresse sur papier libre (et c'est la fête, et vous êtes beaux !).



Merci de libeller les chèques à l'ordre de :

Le Béliâl'

50 rue du Clos

77670 SAINT MAMMES

Pour l'étranger, les règlements sont à effectuer par mandat international uniquement, ou CB via notre site Internet www.belial.fr

* offre réservée aux quinze premiers abonnés ou parrainés et limitée dans le temps jusqu'à la parution du *Bifrost* n°63.

NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE

DÉCLARATION D'AMOUR

Interstyles



*Mike Resnick
Thomas Day*

.....

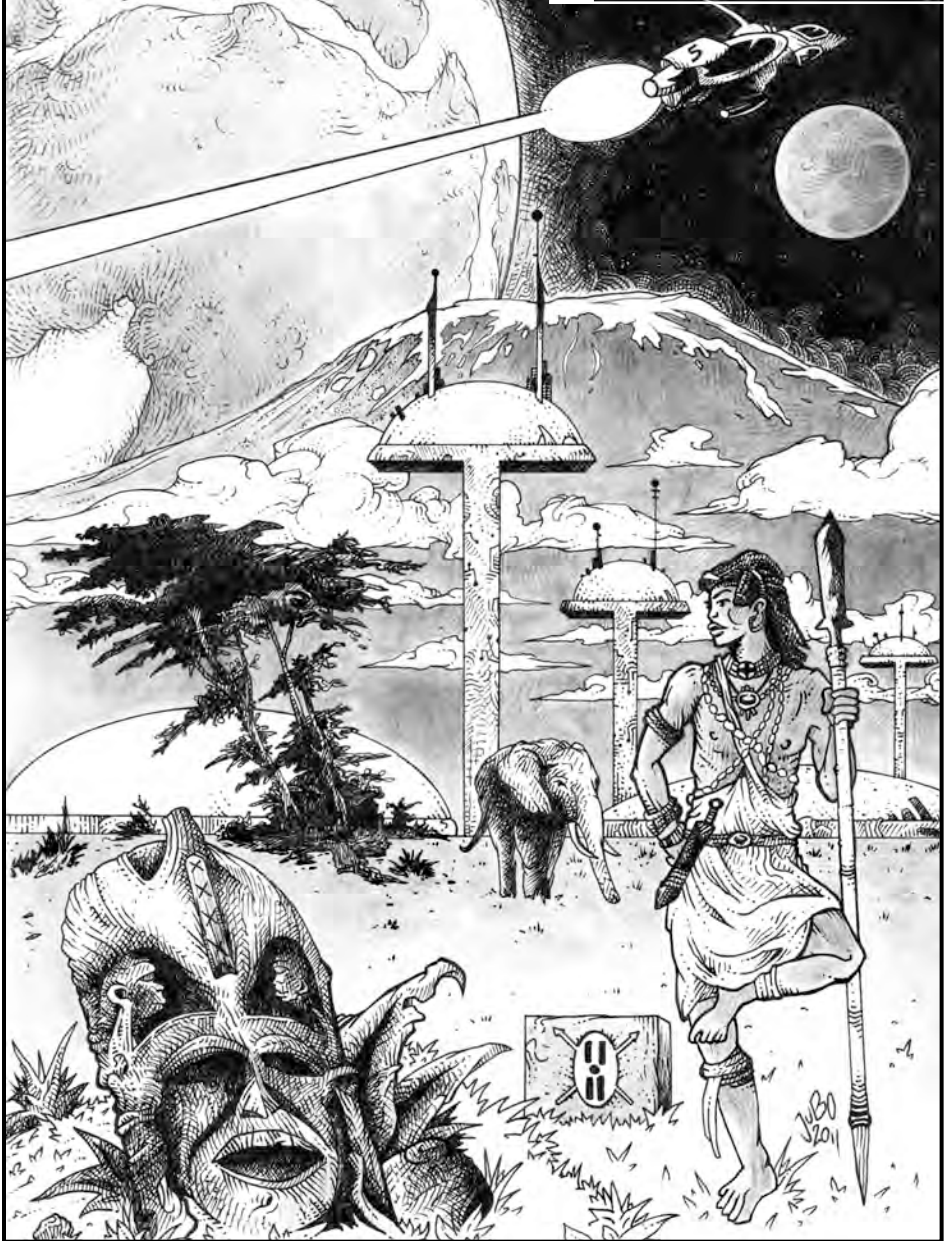
Mike RESNICK

Né en 1942, Mike Resnick est probablement, avec Robert Silverberg, l'un des auteurs américains de science-fiction les plus prolifiques. Il a en effet écrit de tout et sur tout (jusqu'à la pornographie !), et ce depuis près de cinquante ans, alternant à loisir œuvres mineures alimentaires (sous divers pseudonymes) et véritables chefs-d'œuvre auxquels l'Afrique (la muse de Mike) sert bien souvent de toile de fond. Des textes qui, depuis une vingtaine d'années maintenant, ont confirmé notre auteur comme l'un des grands de la S-F outre-Atlantique. On citera naturellement pour mémoire Kirinyaga (Folio « SF »), une « utopie africaine » constituée de dix récits qui n'est rien moins que le livre de S-F le plus récompensé de l'histoire du genre (si vous ne devez lire qu'un livre de Resnick, c'est celui-ci), mais aussi Ivoire (tout juste réédité en un seul volume chez Folio « SF »), la trilogie de « L'Infernale Comédie » (Paradis, Purgatoire et Enfer - Denoël), ou bien encore, chez Flammarion, La Belle ténébreuse (prix Tour Eiffel 2000) et le recueil Sous d'autres soleils (2001). Son dernier roman paru en France, Le Mangeur d'âmes, space opera tout à fait recommandable, fut publié par les défuntes éditions ISF en 2002. Depuis plus rien ou presque (ou oubliera deux novellisations de Tomb Raider, en 2004 au Fleuve Noir), ce qu'on ne peut que regretter tant l'auteur s'avère un narrateur hors pair, mais sait également volontiers développer un regard aussi acéré que plein d'humanité sur nos sociétés modernes. On signalera malgré tout, dans ce désert, l'excellente initiative de la revue Galaxies NS, qui, dans son numéro 10, a publié en fin d'année dernière la nouvelle « Voyages avec mes chats », texte lauréat du prix Hugo 2005. La longue novella que nous vous proposons ici a ceci de particulier qu'elle signe le grand retour de Mike Resnick sur « ses » terres africaines, et, plus particulièrement, dans l'univers de Kirinyaga. Davantage qu'une suite au recueil éponyme, « Kilimandjaro » s'avère un prolongement, un récit se situant bien après les événements de Kirinyaga. Toutefois, si ce dernier racontait l'histoire de la colonie utopique fondée par l'ethnie kikuyue sur l'un des planétoïdes orbitant autour de la Terre en ce début de XXIIe siècle, « Kilimandjaro » narre, cent ans plus tard, une nouvelle expérience d'utopie sur un autre planétoïde terraformé, mais une expérience cette fois menée par le peuple Masai. Fort de l'échec de Kirinyaga, les instigateurs de Kilimandjaro comptent éviter les écueils et mener à bien leur projet de société africaine idéale... Y parviendront-ils ? Mike Resnick signe ici l'un de ses tout meilleurs textes, un récit de science-fiction dans ce que le genre a de meilleur : une invite passionnante à la mise en perspective.

Déjà publié dans Bifrost :

- Racines et quelques vignes (article) in Bifrost 05
- Un entretien avec le faiseur de miracles (interview) in Bifrost 05
- « Le Chasseur de Snark » in Bifrost 27

Kilimandjaro



Prologue (2234)

Il n'est aucun paysage africain plus grandiose que le pic neigeux du formidable Kilimandjaro, le point culminant du continent. On a tué le plus massif des éléphants connus sur son versant méridional, et pour les miens, Enkaï, notre dieu, résidait à son sommet. Par temps clair, on aperçoit ce mont de cent kilomètres à la ronde. Jadis, il accueillait un million d'animaux en sus du peuple masai. Sous les acacias se côtoyaient l'éléphant, le buffle et le rhinocéros, tandis que le lion et le léopard guettaient l'antilope sans méfiance près des points d'eau. Nos *manyattas* couvraient les méplats de ses pentes.

Tout cela remonte au lointain passé.

Il n'y a plus d'animaux sur la montagne, ni guère de gens. De nos jours, les Masaïs habitent l'autre Kilimandjaro, dont on m'a chargé de vous parler.

C'est en 2122 qu'on a terraformé soixante-treize mondes utopiques en orbite autour de la Terre et que le Conseil des utopies a autorisé autant de groupes, chacun soucieux de créer son propre idéal culturel, à les coloniser. Tous n'ont pas connu la même réussite. Le monde communiste a subi une faillite, un monde musulman succombé à une guerre civile des plus violentes, un monde chrétien fondamentaliste attendu que Dieu lui offre sa manne au lieu de labourer ses champs et de planter ses cultures, de sorte que la plupart de ses habitants sont morts de faim avant d'appeler à l'aide. D'autres mondes ont fait l'expérience d'autres problèmes. Certains les ont résolus ; d'autres, faute d'y parvenir, ont été abandonnés.

Mais il en était un qui intéressait les miens par-dessus tout : Kirinyaga, le seul colonisé par une tribu africaine, les Kikuyus. Puisque les Masaïs partagent le Kenya avec eux depuis des millénaires, nous avons étudié le moindre aspect du planétoïde et de sa société, ses succès comme ses échecs, pour tirer parti de ses erreurs.

Dans les premiers temps, sous l'égide d'un chef nommé Koriba, les échecs dépassaient en nombre les succès. Il a d'ailleurs fallu que Koriba regagne le Kenya pour que Kirinyaga trouve sa voie. Pourtant, quelque part en chemin, les Kikuyus ont oublié le but de ces mondes, à savoir créer de véritables utopies. Au bout de cent douze ans, Kirinyaga prospère, certes — mais comme une extension du Kenya, et non comme un monde susceptible de rectifier les inégalités de la société kenyane, voire kikuyue.



Les miens se sont enfin vu attribuer un monde utopique en 2234, après des décennies de lobbysme. Puisque les Kikuyus avaient baptisé le leur du nom de la montagne sur laquelle leur dieu résidait, nous avons décidé d'en faire de même — et personne ne pourra nier que le Kilimandjaro est le sommet le plus majestueux des deux, ni qu'Enkaï passait pour un dieu plus puissant que le Ngaï des Kikuyus.

Une fois le permis délivré, nous avons travaillé en étroite collaboration avec les terraformateurs pour établir l'aspect et la forme du paysage, les animaux et les oiseaux à cloner, la végétation à implanter, et décidé, comme je l'ai indiqué, d'étudier en profondeur, avant d'émigrer sur Kilimandjaro, l'histoire de Kirinyaga afin d'éviter de répéter ses erreurs.

Comprendre et souligner ces erreurs relève de mon travail. Je m'appelle David ole Saitoti, soit « David, fil de Saitoti », et j'exerce la profession d'historien. Je faisais partie de la demi-douzaine de personnes chargées d'analyser Kirinyaga. Étant la seule parmi elles à avoir choisi d'émigrer sur Kilimandjaro, la tâche d'en consigner l'histoire m'échoit.

Si peupler un monde vierge constitue, en soi, une tâche monumentale, le transformer en utopie masai se révèle plus ambitieux. Je doute de tenir un journal quotidien, mais je compte codifier les principaux épisodes de nos débuts sitôt que le temps m'en laissera l'occasion.

J'ignore encore quelle forme prendra notre utopie, mais, nantis que nous sommes de toutes les leçons du passé, dont celles de Kirinyaga, je sais une chose...

Cette fois-ci, nous allons œuvrer en bonne et due forme.

1. Kilimandjaro à l'aube (2234)

Les Kikuyus étaient esclaves de leurs coutumes, obstacle que nous entendions éviter. Chacun doit trouver chaussure à son pied, et style de vie à son goût.

Les Masaïs figuraient parmi les derniers peuples terriens à rompre avec la tradition ; pour ceux qui tenaient au mode d'existence pastoral, nous avons veillé à ce qu'une moitié de la surface de Kilimandjaro se compose de prairies.

Avant la venue des Européens, presque toutes les tribus africaines utilisaient le bétail comme monnaie d'échange. Le prix de l'épouse, ou l'amende infligée par le chef à un délinquant, se montait à un nombre donné de têtes. Pour les Masaïs, le bétail revêtait une importance encore supérieure, car, comme la plupart d'entre nous, nos *elmoran* — nos jeunes guerriers — subsistaient à l'aide d'un régime de sang et de lait mélangés. Lorsque nos céré-



monies religieuses l'exigeaient, on sacrifiait une bête — boeuf ou vache —, on la faisait cuire et on la mangeait, mais elle avait bel et bien pour fonctions principales de servir de monnaie et de fournir sang et lait.

Les Masaïs occidentalisés ont renoncé à leurs couvertures rouges pour porter des pantalons, des chemises, des robes et des costumes, cessé de se teindre la tête en ocre, et troqué leurs bestiaux contre de l'argent liquide et leurs lances contre des porte-documents. Pourtant, ils restaient masaïs, et nous devons aussi pourvoir à leurs besoins.

Nous avons donc des *manyattas* pour les traditionnalistes et des villes pour les autres — quelques fermes, aussi, car si de nombreux Masaïs se contentaient du sang, du lait et de la viande que fournissaient leurs bêtes, certains s'étaient, eux, accoutumés au régime alimentaire des Occidentaux.

Il y a cinq villes sur notre monde. J'ai lu maintes et maintes spéculations à ce sujet : ce nombre revêtirait une signification mystique pour les Masaïs ; nous aurions voulu en bâtir davantage, mais on nous aurait refusé les fonds nécessaires ; un soi-disant expert prétend même que nous ne savons compter que sur les doigts d'une main. (De toute évidence, il ne s'est jamais aperçu que nous naissons avec deux... ou bien, manchot lui-même, il s'imagine que tout le monde lui ressemble.)

La vérité est bien plus simple : les Masaïs comprennent cinq clans — les *il-makesen*, les *il-aïser*, les *il-molelian*, les *il-taarrosero* et les *il-ikumai* — et nous avons édifié une ville pour chacun, même si, bien entendu, personne n'a pour obligation d'habiter celle de son clan.

Nous encourageons l'immigration, puisque nous avons un monde à peupler. Tout nouveau citoyen potentiel reçoit un cours d'orientation, pour éviter que quiconque décide, une fois arrivé, que cette utopie ne répond pas à ses attentes. Cet endoctrinement comprend un holo de tous les aspects de la vie sur Kilimandjaro, existants et anticipés, de façon qu'il n'y ait pas de mauvaise surprise, et un holo documentaire (une reconstitution, car tout article occidental était interdit, y compris les caméras) sur les deux premières décennies de Kirinyaga, afin que les candidats comprennent, après avoir constaté l'échec possible des meilleures intentions, que nos lois et règlements existent en réaction aux erreurs commises ailleurs plutôt que par idéalisme désincarné.

Oui, Kilimandjaro finira par tenir ses promesses d'utopie. Cette certitude nous a poussés à opter pour une politique d'immigration orientée une fois peuplées nos plaines et nos villes désertes. En fait, c'est la première décision majeure sur laquelle devra statuer le Conseil des anciens.

Le Conseil des utopies, qui nous a attribué notre permis, a laissé entendre qu'il souhaitait voir la démocratie s'instaurer sur Kilimandjaro. Elle viendra peut-être, mais à la condition expresse de résulter de la coutume masaï,



laquelle impose de soumettre tous les conflits aux anciens de la tribu. Si ce sont les conseils locaux qui règlent les affaires locales, le problème de l'immigration concerne notre monde entier. Le Conseil idoine se compose donc de sept anciens : un pour chaque ville, et deux du pays des *manyattas*.

Première question : qui pourra immigrer sur Kilimandjaro une fois atteint la moitié de notre capacité de peuplement ?

La réponse, simple : s'agissant d'un monde masaï, seuls les Masaïs peuvent immigrer.

Question suivante, plus complexe : comment définir un Masaï ?

Les Masaïs traditionnels qui ont toujours élevé leurs bêtes et vécu dans leurs huttes sur leurs *manyattas* ne constituent plus de nos jours, au XXIII^e siècle de l'Ère chrétienne, que vingt pour cent de notre population. La plupart des Masaïs ont émigré vers les grandes villes, Nairobi, Dar es Salam, Naivasha et Dodoma, où ils ont noué des mariages mixtes — est-ce le terme adéquat ? Il me paraît le plus juste, bien que le Conseil, je crois, préfère « endogames » — avec des membres d'autres races : Kikuyus, Luo, Kalenjins, Zanakés, et ainsi de suite.

Le Conseil a débattu pendant quatre jours, puis statué que quiconque possède pour moitié du sang masaï est Masaï.

C'est alors que nous avons commencé à saisir une amère vérité : *aucun* problème ne se résout sans mal en utopie.

Joshua ole Saibull, qui avait été avocat sur Terre et dont la mère était Indienne, prit la parole pour arguer que cette distinction priverait les générations futures de leurs droits.

Quand on lui demanda ce qu'il entendait par là, voici ce qu'il répondit :

« Je suis moi-même masaï pour moitié. Le père de ma femme était rendille, et sa mère masaï. Il apparaît donc que nous sommes tous deux à moitié masaï, comme le seront nos enfants.

» Mais si durant les millénaires précédents un quelconque de mes ancêtres a eu un enfant d'une épouse non masaï... et n'oubliez pas que nous menions des raids sur les Kikuyus et d'autres tribus pour capturer leurs femmes... un test d'ADN montrera que je suis moins que moitié masaï. La proportion se révélera de quarante-neuf ou quarante-cinq pour cent, qui sait ? En tout cas, moins de cinquante. Je suis ici, ma femme aussi, et je comprends bien que nul ne nous dénie le droit à la citoyenneté kilimandjarie. Mais mes enfants et mes petits-enfants présenteront les mêmes résultats au test, et le jour viendra peut-être où Kilimandjaro comptera plus d'habitants qu'elle n'en peut accueillir. Est-ce que vous forcerez alors mes descendants à quitter cette planète ? »

Le Conseil des anciens lui promit le contraire.

« Même s'ils ne sont masaïs qu'à quarante pour cent ? »



Même, lui assura-t-on.

« Bien dit », rétorqua Joshua comme s'il s'adressait à un jury, ce qui, en quelque sorte, était le cas. « Mais imaginons un immigrant potentiel à quarante-huit pour cent. Irez-vous lui dénier le droit de vivre sur un monde masai et l'octroyer à mes descendants à quarante pour cent ? »

Le Conseil des anciens envisageait les ramifications de cette objection quand on lui en soumit un autre.

« Je m'appelle Kella Jimo, déclara l'orateur, et avant de venir sur Kilimandjaro parce qu'une longue sécheresse a tué mon bétail et asséché mes puits, j'habitais dans le District frontalier nord du Kenya. » Il attendit que se taise la rumeur qui soudain parcourait l'assistance. « Oui, je suis samburu. Mais j'affirme mon droit comme vous, puisque Samburus et Masaïs formaient jadis une tribu unique. Tous, nous parlions la langue de Maa, adorions Enkaï et étions du même sang. Testez l'ADN de n'importe quel Samburu : vous verrez que nous sommes de purs Masaïs, plus que Joshua ole Saibull ou toute autre personne ayant vécu dans les villes du Kenya et de Tanzanie et s'étant mariée dans une autre tribu. J'exige donc que, selon vos règles, on accorde aux Samburus autant de droits à vivre sur Kilimandjaro qu'aux Masaïs. »

Là *non plus*, le Conseil n'a pas encore fini d'en débattre.

Mais il s'agit de bombes à retardement qui exploseront dans plusieurs décennies ; pour l'heure, elles importent peu. Il nous reste un monde à peupler et des problèmes beaucoup plus immédiats à affronter.

L'un des plus pressants, c'est l'économie. Les citadins utilisent l'argent liquide et le crédit ; les ruraux, le bétail. Le Conseil des anciens doit fixer le prix de la tête de bétail afin de permettre le commerce entre les deux types de citoyens. Les éleveurs ne vont ni épargner ni investir ; les citadins n'ont pas de place pour les têtes de bétail même s'ils veulent les garder. Puisque nous refusons de forcer les uns ou les autres à adopter un mode de vie qui leur répugne, il nous faut un moyen qui convienne à tous.

Un historien ne se limite pas à codifier l'histoire : il doit aussi en tirer des leçons. Qu'ai-je appris ? Que, quel que soit le prix fixé par le Conseil des anciens, les citadins le jugent trop élevé, et les ruraux trop bas.

Pourtant, une fois le torrent d'accusations tari, le Conseil fixera un prix, les deux camps l'accepteront faute d'autorité supérieure à laquelle en référer, et un nouvel obstacle sur le chemin de notre utopie aura été surmonté.

Il y a aussi la question de la langue. Quand le Samburu a souligné que son peuple comme le nôtre parlaient maa, il disait vrai. Mais plus de quatre-vingt quinze pour cent des Masaïs emploient le swahili, la langue véhiculaire de l'Afrique de l'est, et quatre-vingt dix pour cent l'anglais, qui a servi



par périodes de langue officielle au Kenya et qui demeure celle des affaires, du commerce et de la diplomatie.

Laquelle utiliser, donc ? Rester puristes et ne parler que maa équivalait à nous couper de l'extérieur ; parler anglais, à adopter la langue de nos anciens ennemis. Quant à parler swahili, cela revient à n'utiliser ni notre propre langue, ni celle du Conseil des utopies et d'une bonne part de la Terre. Voilà un autre problème que nous n'avions pas prévu, mais qu'il faudra bientôt résoudre. Selon moi, puisque la plupart des gens connaissent les trois, nous allons l'ignorer. Si vous employez une langue que votre interlocuteur comprend, peu importe de laquelle il s'agit ; et s'il ne la comprend pas, le bon sens vous impose d'en essayer d'autres jusqu'à trouver le point de rencontre.

Je trouve cette période passionnante. Nous ne souffrons que de douleurs de croissance, et en plus petit nombre, je crois, que n'importe laquelle des autres utopies. Si j'ai pour tâche de préserver notre histoire, il m'incombe aussi d'aider notre peuple à profiter des échecs du reste des mondes.

Une des leçons que j'en tire, c'est que Kirinyaga, comme d'autres, a trop tablé sur la sagesse d'un seul, Koriba, par exemple. Cela n'arrivera pas sur Kilimandjaro. Chaque citoyen a quelque chose à offrir et nos chefs commettraient une imprudence s'ils s'en privaient.

Les Masaïs ont produit certains des meilleurs médecins d'Afrique de l'est, qui, pour une part, ont choisi d'émigrer sur Kilimandjaro, où chacune des cinq villes possède son hôpital moderne. On attendait peut-être du *mundumugu* de Kirinyaga qu'il soigne tous les maux, mais, ici, les patients verront des spécialistes.

Puisque nous avons vécu en harmonie avec la nature pendant des siècles, nous avons créé deux vastes réserves remplies des clones d'animaux disparus, hippopotames, rhinocéros, antilopes, gazelles, avec la juste proportion de prédateurs pour éviter aussi bien leur multiplication au-delà de la capacité des parcs à les nourrir que l'insuffisance de la reproduction nécessaire pour remplacer les proies victimes des lions, des léopards et des hyènes. Ces espaces sont clos par un champ de force pour assurer que ni les herbivores ni les carnivores n'aillent gêner ou menacer les populations pastorales toutes proches.

Notre contribution la plus marquante à l'amélioration des conditions de vie reste peut-être l'éradication des mouches. Les huttes rurales sont bâties en bouse, un produit répandu dans les *manyattas*, ce qui attirait des myriades de mouches souvent porteuses de maladies. Omniprésentes et agaçantes, elles se posaient en général sur les yeux, au point que maints enfants masaïs en ont perdu la vue. Nos chimistes ont œuvré pour nous donner une planète dépourvue de ces diptères.



Beaucoup d'immigrants sont déjà là. On aura terminé d'ici quelques jours les villes, les lacs, les rivières, les prés et les *manyattas*. Il y a même sur les terres pastorales une petite église dotée d'un clocher, pour les convertis à la foi chrétienne. Dans quarante-huit heures, notre utopie sera, selon l'expression qu'utilise l'équipe de maintenance qui l'a façonnée, livrée clé en mains.

J'attends cela avec impatience.

2. Kilimandjaro le matin (2235)

Nous avons tellement de candidats à la citoyenneté que j'ai revu ma prévision à la baisse : nous sélectionnerons les immigrants potentiels selon la « pureté » de leur sang d'ici moins de dix ans.

Les villes sont déjà à moitié pleines. On a plus de mal à effectuer l'estimation pour les *manyattas*, les éleveurs ayant disséminé leurs troupeaux sur les prairies. J'espère que nous n'aurons pas de difficulté à les persuader de partager ces pâturages avec les nouveaux arrivants.

J'estime que nos huit premiers mois se sont bien passés, en règle générale. Quelques disputes ont éclaté à propos des terrains, mais pour le moment nous disposons en abondance de territoire libre, de sorte qu'elles ont vite été résolues. Il y a eu, comme je l'anticipais, maintes et maintes plaintes sur le taux d'échange fixé pour le bétail, mais les deux parties ont fini par accepter l'arbitrage du Conseil.

Un des problèmes imprévus tient à la valeur du shilling. Monnaie officielle du Kenya et de la Tanzanie, on l'avait adopté pour Kilimandjaro ; c'est alors que les difficultés ont surgi. Le shilling kenyan vaut plus que le tanzanien et, sitôt le prix de la vache fixé à sept cents shillings, les éleveurs ont exigé son règlement en monnaie kenyane.

On a décidé qu'un nouveau monde requérait une nouvelle monnaie et institué le shilling kilimandjari. Cette décision a créé un problème dû à notre inexpérience. On ne peut pas se contenter de faire fonctionner la planche à billets — sous peine de voir ces derniers se réduire à la valeur du papier sur lesquels on les imprime. Il faut fixer un cours par rapport à l'or, l'argent ou une autre monnaie.

Nous avons pris comme valeur de référence le shilling kenyan, monnaie dont nous avons le plus l'habitude. Tout immigrant pouvait changer ses shillings kenyans contre des kilimandjariens au taux indiqué. Cela paraissait simple.

Puis le Kenya entra en récession. Son shilling indexé sur la livre sterling perdit la moitié de sa valeur par rapport au jour où nous y avons arrimé



le nôtre. Après que certains de nos citadins ont rendu visite à leurs familles au pays et rapporté d'énormes quantités de ces shillings dévalués, nous avons dû dévaluer notre propre monnaie et, soudain, nous avons plongé dans une récession pire qu'au Kenya.

On annonça alors que le prix du bétail varierait au jour le jour. Les éleveurs en retirèrent la certitude qu'il s'agissait d'une escroquerie, et les citadins se plaignirent de voir la valeur de notre monnaie dépendre de la politique financière d'un pays laissé derrière nous.

La situation finit par se dénouer pour la simple raison que nous ne pouvions pas survivre avec une économie de troc où les citadins n'avaient rien à offrir aux ruraux, et les ruraux que des vaches aux citadins.

Cela ne s'est pas passé sans mal, ni sans à-coups, mais nous apprenions vite et, alors même que j'écris ces mots, notre économie se trouve sur la bonne voie.

Tant mieux, car d'autres soucis mineurs ont surgi. Si nous étions préparés à certains d'entre eux, d'autres nous ont pris par surprise et ont nécessité des solutions innovantes.

Comme « ole ».

Ainsi que je l'écrivais dans une entrée précédente, ce mot signifie « fils de ». Parmi les noms masaïs typiques figurent le mien, David ole Saitoti (David, fils de Saitoti), celui de notre principal homme de loi, Joshua ole Saibull (Joshua, fils de Saibull), et ainsi de suite.

Permettez-moi maintenant de vous donner les noms de ma sœur, de la femme de Joshua et de celle de mon voisin : Esiankiki, Malaïka et Lédama.

Vous voyez la différence ?

Lédama l'a bien perçue, et elle a porté plainte devant le Conseil des anciens.

« En Afrique, pendant des siècles, on a traité les femmes comme des personnes de seconde classe. Nous faisons tout le travail manuel pendant que nos hommes protégeaient les troupeaux des lions et des léopards, et ce même bien après qu'il n'y a plus eu le moindre lion et léopard ! Il a fallu que nous nous installions à Nairobi, à Mombasa et dans les autres villes pour que nous nous affirmions et qu'on finisse par nous traiter en égales.

– On vous traite toujours en égales, dit Robert ole Meeli qui s'exprimait au nom du Conseil. De quoi te plains-tu ?

– On ne nous traite *pas* en égales.

– Explique-toi. Aucune activité professionnelle ne vous est interdite, la rémunération d'un emploi reste identique quel que soit celui ou celle qui l'exerce, aucun établissement ne vous refuse son entrée. Je répète : de quoi te plains-tu ?

– De l'inégalité des noms. »



Il parut perplexe. « De l'inégalité des *noms* ?

– Tu es Robert, fils de Meeli. Je ne suis que Lédama.

– Tu préférerais qu'on t'appelle Lédama ole Koyati ? » Les autres anciens pouffèrent.

« Je ne suis le fils de personne. Mais pourquoi ne puis-je pas être Lédama, fille de Koyati ?

– Cela romprait avec mille ans de tradition.

– Tu le reconnais donc : au bout de mille ans, vous ne nous traitez toujours pas en égales. Kilimandjaro doit-elle être une utopie réservée aux hommes ? »

Le Conseil palabra moins d'une demi-heure, une de ses plus brèves délibérations, pour statuer qu'à dater de ce jour, elle pouvait s'appeler Lédama, fille de Koyati. Le problème se trouva ainsi résolu.

Jusqu'au lendemain.

Ce jour-là, Ashina, fille de Lémasolaï, vint porter plainte devant les anciens.

« Pourquoi dois-je m'appeler Ashina, fille de Lémasolaï ? demanda-t-elle avec virulence.

– Cet homme n'est-il pas ton père ? rétorqua Robert ole Meeli.

– Il l'est.

– Dans ce cas, l'affaire est entendue.

– Non. N'avez-vous pas réaffirmé hier que les sexes sont égaux sur Kilimandjaro ? »

Robert fronça les sourcils en tentant de deviner où elle voulait en venir.

« Si.

– Ma mère s'appelait Kibibi. En quoi mon père est-il plus important qu'elle ?

– Nous n'avons jamais rien prétendu de tel.

– Donc je devrais m'appeler Ashina, fille de Kibibi. »

Cette fois-ci, il ne fallut que dix minutes au Conseil pour en convenir.

« Le sujet est clos, déclara Robert ole Meeli. Si jamais qui que ce soit se présente demain pour exiger d'être connu comme le fils ou la fille des deux parents, je l'emmène à la réserve et je le...

– Ou *la*, intervint Ashina.

– ... ou la jette aux lions. »

C'étaient deux journées gênantes (voire, pour Robert ole Meeli, humiliantes), mais, à la fin, les femmes se surent sans conteste citoyennes à part entière de Kilimandjaro.

Jusqu'à la semaine suivante et au retour de Lédama face au Conseil afin de demander pourquoi il ne comptait aucune femme parmi ses membres.

Il s'agissait là d'une rupture avec la tradition plus cruciale encore, mais l'argument restait valable : Kilimandjaro était-il une utopie pour tous ses citoyens ou seulement la moitié ?

This is the end...

La revue *Bifrost* est éditée par les éditions du Béliat'

Sarl sise au 50 rue du Clos, 77670 Saint Mammès

Tél : 01 64 69 53 00 - Fax : 01 64 69 53 02

email : revuebifrost@gmail.com - site : www.belial.fr

Directeur de publication : Philippe GADY

Rédacteur en chef : Olivier GIRARD

Secrétaire de rédaction : Pierre-Paul DURASTANTI

Comité littéraire :

Gilles DUMAY, Pierre-Paul DURASTANTI et Olivier GIRARD

Ont collaboré à ce numéro :

Jacques Barbéri, Bertrand Bonnet, Philippe Boulier, Philippe Caza, Richard Combalot, Corso, Thomas Day, Gilles Dumay, Pierre-Paul Durastanti, Claude Ecken, Frasier, Philippe Gady, Raphaël Gaudin, Jacques Goimard, Patrick Imbert, Olivier Jubo, Roland Lehocq, Laurent Leleu, Sam Lermite, Hervé Le Roux, Jean-Pierre Lion, Xavier Mauméjean, Org, Bruno Para, Erwann Perchoc, Eric Picholle, Mike Resnick, Pierre Stolze, Cid Vicious.

Impression :

Europe Media Duplication SAS - Lassy-les-Châteaux (France)

Diffusion - Distribution :

CDE 1 - Sodis

Remerciements :

A Alain Sprauel, pour sa réactivité indéfectible ; à Octave Rousseau, pour sa persistance dans la mise à l'épreuve de toute maîtrise Zen ; à Fabrice Colin, qui ne fait que raconter des histoires de crashes aériens quand on est soi-même très près d'en vivre un ; aux voisins d'à côté, qui passent leur temps à tester leurs saloperies de motos alors qu'il y en a qui boudent une revue ; aux nominés des Razzies 2011, définitivement plus drôles que les jurés desdits Razzies, surtout ceux qui nous ont menacés de procès (rendez-vous l'année prochaine) ; à Basil Poledouris, pour le fond sonore galvanisant de la dernière ligne droite — paix à son âme ; à Professeur X, la reine des langues de pute ; au XIV d'Italie, parce qu'il fallait au moins ça ; à Bénédicte Lombardo, comme il se doit (bienvenue dans notre Club) ; à Yvan Cardona, qu'on ne voit pas assez ; à Nicolas Fructus, pour l'enthousiasme et les projets ; à Thierry Di Rollo, parce qu'il ne fait jamais semblant ; et enfin à tous ceux qui nous ont soutenus et nous soutiendront, à commencer par nous-mêmes car, après tout, ce numéro est celui de nos quinze ans — qui l'eût cru ?

Dépôt légal : avril 2011

Commission paritaire 0513K83171

ISSN 1252-9672 / ISBN 978-2-913039-59-9

Bifrost est une revue publiée avec l'aide du Centre National du Livre (merci m'sieur Mitterrand).

Les textes et illustrations sont © l'éditeur et les auteurs.

Les manuscrits et documents non sollicités sont brûlés.

Les réalisations passées, présentes et à venir des éditions du Béliat' sont dédiées à la mémoire de notre Paladin et ami Christophe Potier qui, une rouge nuit de juillet, a pris un camion pour un dragon.

Quiconque lit la présente ligne s'engage à acheter une combinaison antiradiation.

10^e édition

26 / 29 mai 2011

Espace Cours **Epinal**

Imaginales

le festival des mondes imaginaires



120 invités,

40 cafés littéraires et tables rondes,
des expositions, du cinéma...

**et la convivialité exceptionnelle
des Imaginales !**

avec les grandes signatures mondiales de l'imaginaire :

Peter V. BRETT (États-Unis), Trudi CANAVAN (Australie), Robin HOBB (États-Unis)
Nora K. JEMISIN (États-Unis), Ellen KUSHNER (États-Unis),
Brandon SANDERSON (États-Unis), YOSS (Cuba)
et

Pauline ALPHEN, ANGE, AYERDHAL, Paul BEORN, Francis BERTHELOT, Pierre BORDAGE
Charlotte BOUSQUET (coup de cœur Imaginales 2011), Fabrice COLIN, Nadia COSTE, Nathalie DAU,
Lionel DAVOUST, Jeanne-A DEBATS, Marie-Charlotte DELMAS, Julien DELVAL, Gilles FRANCESCO, Thomas GEHA,
Johan HELIOT, Jean-Philippe JAWORSKI, Michel JEURY, David S. KHARA, Sylvie LAINÉ,
Hervé LEBLAN (affiche 2011), Érik L'HOMME, Henri LOEVENBRÜCK, Xavier MAUMÉJEAN,
Maïa MAZAURETTE, Sylvie MILLER, Sam NELL, Justine NIOGRET (Prix Imaginales 2010), Pierre PELOT,
Michel ROBERT, Jacques SADOUL, SIRE Cédric, Brice TARVEL...

et des dizaines d'autres auteurs, fidèles et nouveaux venus !


ville
d'Épinal



Centre national
Livres

lorraine
conseil régional



www.imaginales.fr
03 29 29 15 07